

Johan FORNAS et Göran BOLIN (dir.), Youth Culture in Late Modernity. Londres, Sage, 1995, 198 p., bibliogr., index.

Benjamin Amaya

Confluences

Volume 21, Number 1, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015471ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015471ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Amaya, B. (1997). Review of [Johan FORNAS et Göran BOLIN (dir.), Youth Culture in Late Modernity. Londres, Sage, 1995, 198 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 129–131. <https://doi.org/10.7202/015471ar>

Johan FÖRNAS et Göran BOLIN (dir.), *Youth Culture in Late Modernity*. Londres, Sage, 1995, 198 p., bibliogr., index.

Cette anthologie repose sur des travaux effectués dans le cadre du Programme pour l'étude des cultures de la jeunesse en Suède. Ce groupe de recherche, en fonction depuis 1988, a insufflé une vigueur théorique à ce champ d'étude. Les travaux du programme peuvent être considérés comme une continuation de la tradition initiée en Angleterre, dans la décennie de 1970, par l'École de Birmingham. Malgré les critiques qu'elle a suscitées, elle a fourni des recherches interdisciplinaires innovatrices et de riches débats, tout en abordant un champ qui était assimilé aux conventions et procédures de la psychologie générale.

La filiation particulière qui relie l'équipe suédoise à ses prédécesseurs britanniques s'instaure à partir leur usage particulier de la notion de « bricolage ». Ce terme, introduit dans les sciences sociales par Lévi-Strauss, fut utilisé par Dick Hebdige pour décrire la sélection et le repositionnement des éléments culturels hétéroclites qui caractérisent les innovations culturelles des jeunes. Pour Förnas et ses collaborateurs, le travail de construction conceptuelle peut aussi être vu comme un « bricolage » comme en témoigne l'assemblage des éléments théoriques du volume. Il combine une solide conceptualisation de la « modernité tardive » conçue sous l'influence de la Théorie critique ; les travaux de Thomas Ziehe et D. W. Winnicott, influencés par la psychanalyse ; les orientations féministes de Julia Kristeva, Ulrike Prokop et Tania Nodleski, ainsi que la perspective sémiotique et phénoménologique de Paul Ricœur. Prendre le risque d'un pareil éclectisme a porté ses fruits ; cet effort concerté pour éclaircir l'univers socioculturel de la jeunesse a fourni des avancées majeures dans le domaine.

Le livre contient huit chapitres. Pour des raisons d'espace, je mentionnerai seulement ceux qui expriment avec le plus de force l'orientation théorique et méthodologique du groupe.

Le premier, « Jeunesse, culture et modernité », constitue une brève introduction au volume. La position de l'auteur peut être consultée dans son ouvrage *Cultural Theory in Late Modernity* (1995). Förnas considère les processus identitaires (de genre, de classe), ainsi que les sphères organisationnelles et médiatiques comme des facteurs qui structurent la modernité tardive. Ce terme englobant — qui renvoie aux conceptualisations de la société contemporaine d'Habermas, Giddens et Kellner — prend note des changements significatifs qui caractérisent notre époque tout en évitant les pièges du mot « postmoderne ».

Dans le deuxième chapitre, « L'Histoire de la haute et de la basse culture », Ulf Boëthius analyse, dans un premier temps, la séparation entre la culture populaire et sa version officialisée et élitiste en Europe occidentale, du haut Moyen Âge au début du XIX^e siècle. La deuxième section du chapitre porte sur la dissolution de la sphère publique bourgeoise au XIX^e siècle, qui a eu comme conséquence l'autonomisation des « pôles » et des « champs » culturels. Boëthius fait une analogie pondérée entre la culture relativement indifférenciée du haut Moyen Âge et les tendances d'homogénéisation actuellement renforcées par les industries culturelles. Il y voit un processus « horizontal » de différenciation qui a effet d'éliminer la distinction entre « haute » et « basse » culture. Selon l'auteur, ce nœud historique constitue un point de départ privilégié pour analyser les dynamiques socioculturelles de la jeunesse contemporaine.

Dans le quatrième chapitre, « Les médias dans les sphères privées et publiques », Bo Reimer illustre le processus par lequel les médias occupent une proportion croissante du temps et de l'espace de la vie quotidienne, particulièrement dans le vécu de la jeunesse

contemporaine. L'auteur combine des études sur les audiences médiatiques, sur les analyses textuelles et la tradition des *cultural studies* ainsi que des recherches sur la consommation familiale des produits médiatiques. Reimer signale qu'en plus de fournir des informations et des loisirs, les médias structurent rituellement le vécu quotidien. Le glissement de la sphère publique vers le privé conduit à une configuration nouvelle de la politique qui est caractérisée par une participation réduite des jeunes.

Le chapitre sept, « Jeunesse et styles de vie modernes », du même auteur, explore la trajectoire de la notion de « style de vie » qui, depuis son apparition dans les travaux de Weber, de Veblen et de Simmel, a été marginalisée jusqu'au début de la décennie 1980, pour être en suite revalorisée. Reimer attribue ce retour à l'importance sociale du processus d'individualisation et, dans le contexte académique, à l'influence de la théorie culturelle de Bourdieu, particulièrement à son ouvrage *La distinction*. Après avoir reconnu — malgré leur poids quelque peu mécanique — la validité générale des concepts de capital culturel et d'habitus, Reimer présente des données issues de ses travaux sur les choix de loisirs de la jeunesse suédoise. Ces données démontrent que, pour une grande majorité « mésocratique », les explications économiques et éducatives ne semblent plus suffisantes.

Dans le dernier chapitre, « Des plaisirs contrôlés : jeunesse et textes littéraires », Ulf Boëthius aborde un champ d'expériences esthétiques négligé par les chercheurs, lesquels se concentrent plutôt sur les médias audiovisuels. Selon Boëthius, le choix littéraire est justifié car « les jeunes écrivent plus de poèmes, de journaux intimes et de récits que tous les autres groupes d'âge ». Le chapitre concerne donc l'analyse des pratiques littéraires chez les jeunes, le rapport de l'écriture aux autres types de communication dans la culture de la jeunesse et la recherche des types de textes que les jeunes préfèrent. L'auteur emprunte la notion « d'objets transitionnels » introduite par Winnicott pour cerner la place stratégique de l'art et d'autres phénomènes esthétiques pendant l'adolescence, une phase dans laquelle « nous pouvons nous déplacer librement entre les réalités extérieures et intérieures, du régressif au progressif, du plaisir à la douleur. [...] Le besoin pour ce genre de voyage intérieur est à son apogée pendant la puberté et le deuxième processus d'individualisation de l'adolescence » (p. 150). Boëthius propose l'étude approfondie des textes narratifs populaires chez les jeunes ; des textes produits par ces derniers ; des changements historiques dans leurs préférences littéraires, particulièrement avant l'arrivée des médias électroniques ; et, finalement, des représentations de la jeunesse dans la littérature des adultes.

Malgré les caractéristiques spécifiques au contexte Scandinave — la vie des jeunes suédois serait certainement différente sans la présence d'un état protecteur omniprésent —, les pistes méthodologiques et théoriques présentées dans cet ouvrage sont tout à fait pertinentes pour les recherches sur les jeunes dans d'autres régions du monde. Deux axes complémentaires promettent, à mon avis, d'être fructueux : a) l'adoption de perspectives pluralistes par des anthropologues ou par ceux qui privilégient la recherche qualitative pour cerner le vécu des jeunes dans toute sa complexité ; b) son application ailleurs dans les contextes économiquement aisés du Nord, ce qui permettrait de fournir des données comparatives et d'apprécier l'impact de la globalisation économique et culturelle sur la vie des jeunes.

Références

FÖRNAS J., 1995. *Cultural Theory in Late Modernity*. Londres, Sage.

Benjamin Amaya
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Sainte-Foy
 Québec G1K 7P4

Raymond MASSÉ, *Culture et santé publique. Les contributions de l'anthropologie à la prévention et à la promotion de la santé*. Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 1995, xxiv + 499 p., fig., tabl., bibliogr., index.

Pour le lecteur français, l'ouvrage écrit par Raymond Massé peut se lire à deux niveaux : pour ce qu'il lui apprend dans le domaine de l'anthropologie appliquée à la santé et pour ce qu'il lui apprend de la manière dont l'anthropologie québécoise se saisit de ce domaine. À chacun de ces niveaux, ce livre est riche d'enseignements.

La volonté de convaincre est le souci qui anime l'auteur. Convaincre que la connaissance et — surtout — la réflexion anthropologique sont indispensables au succès des actions de santé publique. Il est temps, explique-t-il dans son introduction, de s'interroger sur les raisons des échecs, au moins partiels, de tant de programmes de prévention et de promotion de la santé. Le professionnalisme des intervenants n'est pas plus en cause que le volume des moyens financiers ou institutionnels mobilisés pour les mener à bien. Le problème, c'est d'abord la méconnaissance du monde social et des schèmes culturels sur lesquels ces programmes interviennent. Pour s'en tenir à un seul exemple, la modestie des réalisations en matière d'éducation à la santé — en France, on dit *pour* la santé — tient à une « conception axée sur la modification des comportements individuels » qui ne prend jamais réellement en compte « la culture du groupe social d'appartenance » (p. 1). C'est ici que l'anthropologue — mais, sans sectarisme disciplinaire, l'auteur considère que le territoire qu'il défriche « n'est pas la chasse gardée des seuls anthropologues » et que « tout intervenant sensibilisé à une approche respectueuse des savoirs populaires est en mesure d'améliorer l'efficacité des programmes de prévention et de promotion » — peut faire montre de ses compétences sur le front de la culture, cette « boîte noire gardienne des clés des succès des programmes » (p. 2), ainsi qu'elle apparaît aux médecins.

En quoi consistent ces compétences ? D'une part, l'anthropologue peut révéler les « savoirs populaires » qui constituent un contrepoint au « savoir scientifique » et dont il importe de reconnaître « l'existence », d'autant qu'ils peuvent entrer en conflit avec le discours médical autorisé ; d'où ce « plaidoyer en faveur de programmes de santé publique culturellement sensibles » (p. 3). D'autre part, l'anthropologue peut mettre en évidence « l'organisation des services de santé, des politiques, des dynamiques communautaires et des habiletés individuelles », autrement dit dévoiler les logiques de l'ensemble des agents et des institutions autour de la santé ; « bref, ajoute-t-il, la santé publique doit être communautaire » (p. 6). Tel est donc l'argument qui sous-tend cet ouvrage, véritable instrument de pédagogie de la persuasion à l'intention des professionnels de la santé : dans sa préface, Gilles Bibeau le qualifie de « livre de combat ».